

«TOUT PARTI EST TOTALITAIRE EN GERME»

de SIMONE WEIL

Il faudrait être totalement aveugle pour ne pas voir la défiance des citoyens d'une grande partie du monde envers leur classe politique et, donc, envers les instances qui la représentent, autrement dit les partis. Ces derniers sont-ils les meilleurs vecteurs de la démocratie? À cette question, la philosophe française Simone Weil (1909-1943) répond dès les premières lignes de cet essai paru pour la première fois dans la revue *La Table ronde* en 1950 et réédité par les éditions Allia en février 2017: «*Le mal des partis politiques saute aux yeux. Le problème à examiner, c'est s'il y a en eux un bien qui l'emporte sur le mal et rende ainsi leur existence désirable. Mais il est beaucoup plus à propos de demander: Y a-t-il en eux même une parcelle infinitésimale de bien? Ne sont-ils pas du mal à l'état pur ou presque?*» Une fois le constat posé, l'auteure en vient à exposer au lecteur les raisons de son aversion pour son objet d'étude.



D'abord, Simone Weil voit dans les partis une «*machine à fabriquer de la passion collective*», exerçant une «*pression (...) sur la pensée de chacun des êtres humains qui en sont membres*». Selon elle, l'unique fin de ce rassemblement humain «*est sa propre croissance, et cela sans aucune limite*». Conclusion de ce qui précède: «*Tout parti est totalitaire en germe et en aspiration.*» Une telle détestation ne surprendra pas.

La philosophe écrit dans le contexte qui est le sien, marqué par les développements successifs du communisme et du fascisme ainsi que du nazisme en Europe. Elle n'ignore rien de ces grands rassemblements plébéiens effrayants organisés par les séides de la faucille et du marteau ainsi que par ceux de la croix gammée. Comment ne pas être terrorisé par ces entreprises de déshumanisation quand tout cela est, en plus, «*sublimé*» par le savoir-faire des propagandistes en chef de génie comme la réalisatrice Leni Riefenstahl?

Le renoncement coupable à toute forme d'expertise intellectuelle des enjeux politiques donc, à terme, l'aveuglement: voilà bien le problème aux yeux de Simone Weil. Selon elle, «*les partis sont un merveilleux mécanisme, par la vertu duquel, dans toute l'étendue d'un pays, pas un esprit ne donne son attention à l'effort de discerner, dans les affaires publiques, le bien, la justice, la vérité*». Une page plus loin, elle impute ce travers à l'Église catholique, coupable d'avoir introduit un «*mécanisme d'oppression spirituelle et mentale*».

Pas étonnant, dans ces conditions, que l'on demande aux militants des partis de «*raisonner*» de façon binaire: «*On en est arrivé à ne presque plus penser, dans aucun domaine, qu'en prenant position "pour" ou "contre" une opinion. Ensuite on cherche des arguments, selon le cas, soit pour, soit contre. C'est exactement la transposition de l'adhésion à un parti.*» Et l'auteure de dire sa croyance en la capacité des citoyens, imperméables à la propagande des partis, à réfléchir par eux-mêmes sur les questions qui les concernent.

Il y a quelque chose de cocasse à lire ces lignes au moment où, en France par exemple, les partis rivalisent d'ingéniosité pour faire bloc, aveuglement, derrière leur mentor empêtré dans les affaires. Ou les voir célébrer leur champion achevant ses discours les bras en croix, regardant vers le ciel, en attendant avec impatience le sacre ultime.